

Humanisme et liberté

Les « Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire »
de Jan Patočka

par Bernard DUPUY

Rarement la philosophie aura été mise à plus rude épreuve qu'à Prague au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler et dans la carrière d'un Jan Patočka. Après des études de philologie romane et slave à l'Université Charles de Prague, Patočka était venu compléter sa formation à Paris en 1928-1929 en suivant les cours de Le Roy, Janet, Brunschvicg, Gilson et Koyré. C'est là qu'il avait rencontré Husserl, à l'occasion des célèbres conférences que celui-ci était venu donner à la Sorbonne et qui ont été publiées depuis sous le titre de *Méditations cartésiennes*. Il avait suivi par la suite à Berlin un séminaire de Nicolai Hartmann et, à Fribourg-en-Brisgau en 1934-1935, les leçons de Heidegger. Mais c'est avec Edmund Husserl et Eugen Fink que Patočka avait noué dans cette époque qui a précédé la guerre les liens les plus profonds pour l'orientation de sa pensée, comme il l'a rappelé lui-même dans le volume d'hommages qui lui a été consacré en 1976¹. Agé d'à peine trente ans, pourvu de cette immense culture qui était la sienne et qui alliait la philosophie grecque à la philosophie des sciences, très informé des voies ouvertes par la phénoménologie, il avait publié en 1936 une thèse, *Prirozeny svet juko filosoficky problem*², qui avait fait aussitôt de lui le disciple le plus en vue de Husserl à l'Université de Prague. Deux ans auparavant, il avait déjà publié une bibliographie des travaux de Husserl qui fut l'ouvrage de référence sur le fondateur de

1. « Erinnerungen an Husserl » dans *Die Welt des Menschen-Die Welt der Philosophie. Festschrift für Jan Patočka*, éd. par Walter BIEMEL, publié dans *Phaenomenologica*, La Haye, 1977.

2. Traduction française par J. DANÉK et H. DECLÈVE sous le titre « Le monde naturel comme problème philosophique » dans *Phaenomenologica*, La Haye, 1976, avec une postface de l'auteur.

la phénoménologie, pendant tout le temps où les œuvres de ce dernier étaient dispersées un peu partout ³.

La phénoménologie s'offrait alors comme une façon nouvelle d'aborder les problèmes philosophiques et d'envisager le monde, comme une façon nouvelle aussi de communiquer et de rapprocher les philosophes. En dépit des apparences, elle ne se proposait pas comme une méthode : elle avançait en ouvrant des voies plutôt qu'en proposant des thèses, en reprenant le langage plutôt qu'en forgeant de nouveaux concepts. Absolument non dogmatique, n'imposant rien, rompant par là avec les habitudes invétérées de l'idéalisme qui, selon le mot de Franz Rosenzweig, nous avaient entraînés à « philosopher », mais non à être philosophes, la recherche phénoménologique était une remarquable école pour désapprendre ce qu'on croit savoir et pour apprendre à penser. Elle soulevait des questions. Avec cette admirable rigueur qui était la sienne, Husserl se suscitait d'innombrables disciples, sans se poser en maître. Et Patocka était l'un de ceux-là, un de ceux qui entrevoyaient les prolongements infinis de sa démarche et qui espéraient faire de Prague un lieu de recherche libre et de repli pour les philosophes qui fuyaient alors l'Allemagne hitlérienne ⁴.

Mais, en septembre 1938, ce fut Munich. En mars 1939, les armées allemandes occupaient le pays et les nazis fermaient l'Université. Patocka, comme tant d'autres, vit sa carrière s'interrompre jusqu'à la fin de la tourmente. Son activité put reprendre en 1946 dans la nouvelle Université, où il donna une série de cours sur Hegel. Mais en 1950, au moment du durcissement idéologique, Patocka fut démis de ses fonctions. Il reçut alors un poste à la bibliothèque Masaryk et se mit à préparer une biographie du grand Thomas Masaryk, qu'il voulut doubler d'une édition des documents relatifs au combat mené par ce dernier contre l'antisémitisme ⁵. Aucun de ces deux ouvrages n'a jamais vu le jour et la bibliothèque Masaryk fut elle-même dissoute en 1954. Le symbole vivant de la Tchécoslo-

3. Bibliographie parue dans le numéro spécial consacré à Husserl de la *Revue internationale de philosophie*, 15 janvier 1939, pp. 374-397. Elle a été complétée depuis par Eley et Rais. On sait que les œuvres de Husserl sont le produit d'un enseignement continu, mais parfois occasionnel, de plus de quarante années donné à Göttingen et à Fribourg-en-Brisgau. Les manuscrits passaient souvent de main en main et les idées du maître circulaient, sans que leur auteur se souciât de leur assurer une publication.

4. En 1938, Patocka avait accueilli à Prague un des disciples de Husserl, Ludwig Landgrebe. Cf. le numéro spécial de la *Revue internationale de philosophie* consacré à Husserl, daté du 15 janvier 1939, pp. 280-289.

5. Cf. à ce sujet l'ouvrage *Masaryk und das Judentum*, publié sous la direction d'E. Rychnovsky, Prague, 1931.

vaquie moderne, dont Patocka se voulait l'héritier, vit son nom effacé soudain de l'histoire par décret administratif.

Patocka chercha une issue à cette situation en collaborant à l'édition des *Oeuvres complètes* de Comenius, préparée par l'Académie des sciences⁶. Il se livra aussi à plusieurs traductions de Hegel en tchèque. On le revit vers 1965, quand l'esprit de libéralisation commença de souffler sur Prague. Il vint donner des leçons d'histoire de la philosophie à Louvain et à Cologne. Il put alors retrouver le P. Van Breda qu'il avait aidé en 1938 à sauver les archives Husserl et renouer avec les courants nouveaux de la phénoménologie⁷. Un espoir nouveau l'animait. Il voyait l'état présent des études de philosophie dans son pays comme « un état de naissance, donc accessible à toutes sortes d'influences formatrices »⁸.

En 1968, le « Printemps de Prague » restitua enfin à Patocka, après vingt années de travail en silence et de tracasseries, une chaire d'enseignement. Nommé professeur ordinaire, il réorganisa avec Kark Kossik l'enseignement de la philosophie à l'Université de Prague. Mais la « normalisation » qui suivit l'entrée des troupes soviétiques mit bon ordre à cela aussi. Bientôt réduit dans son activité, contraint de ne pouvoir donner de cours que sur les présocratiques, Patocka se vit signifier, pour la troisième fois dans sa vie, l'interdiction de publier.

Dans le mouvement des idées inauguré par la Charte 77, un écrit de Patocka, qui avait été rédigé en 1973-1974, commença de circu-

6. Cf. Jan PATOCKA, « Les antécédents hussites de Comenius » dans *Pédagogues et juristes. Congrès d'études de la Renaissance (Tours 1960)*, Paris, Vrin, 1963, pp. 223-236. En 1978, la Tchécoslovaquie a entrepris la « normalisation » de l'image de Comenius en organisant au palais Waldstein dans la vieille cité de Prague une exposition parallèle de l'œuvre de Comenius et de celle de Nejedly. Nejedly est cet historien du monde slave et du romantisme qui fut ministre de l'éducation dans les années cinquante et joua un rôle dans l'accusation de Rudolf Slansky. Cette double exposition laisse entendre que Nejedly serait un Comenius du xx^e siècle. Il suffirait de rappeler que, après le désastre national de la Montagne Blanche en 1620, Comenius dut fuir la Bohême pour pouvoir s'exprimer librement et qu'il mourut en exil aux Pays-Bas pour penser que peut-être les authentiques héritiers de Comenius existent en effet de nos jours. Mais la prétention de faire de Nejedly le successeur de Comenius révèle dans toute son ampleur la tragédie même de la Tchécoslovaquie d'aujourd'hui.

7. J. PATOCKA, « Die Lehre von der Vergangenheit der Kunst » dans *Beispiele. Festschrift für Eugen Fink zum 60. Geburtstag*, vol. publié par Ludwig LANDGREBE, La Haye, Ed. Martinus Nijhoff, 1965, pp. 46-61. Patocka a donné alors aussi au XIV^e Congrès international de philosophie (1968) un article sur la critique de l'objectivisme psychologique et le problème de la psychologie phénoménologique chez Sartre et Merleau-Ponty, paru dans les Actes de ce Congrès, Vienne, Verlag Herder, 1968, pp. 175-184.

8. Propos cité par Jacques TAMINIAUX, « In Memoriam Jan Patocka » dans *Revue philosophique de Louvain*, 75 (1977), p. 741.

ler, diffusé en nombre très limité par les éditions Petlice : *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*⁹. La signification de cet important ouvrage, qui n'est pas encore traduit en français, ne saurait passer inaperçue. C'est en quelque sorte le testament philosophique de Patocka. Qu'il soit un livre « interdit » ne fait qu'ajouter une énigme de plus à sa production et à son interprétation.

L'hérésie, suivant le titre voulu par l'auteur, la « dissidence », la pensée non conforme, seraient, notons-le d'emblée, la condition faite aujourd'hui à la philosophie. Non seulement à l'est, où la liberté de pensée est refusée en même temps que la liberté d'écrire ; mais, plus généralement, dans l'orbite même de la pensée européenne, au sens où Husserl a employé ce mot : dans la pensée de l'Europe, en tant qu'y fait défaut là comme ici cette liberté, qui est du domaine fondamental, qui s'est éveillée à l'aube de l'ère européenne et s'est imposée à elle comme sa réalité même mais manque dans les temps modernes, pour une raison qui doit précisément être analysée, à l'Europe d'aujourd'hui. Prétendue maîtresse de toutes les sciences, la philosophie en est devenue la servante. Définie à l'origine de l'Europe comme dévoilement de la vérité, la philosophie authentique serait dans la condition de ne plus pouvoir faire entendre sa voix que contre les vérités officielles. Ainsi se trouve posée la question du rapport entre le moment présent de l'Europe et ses origines. A cette prise de conscience philosophique, la Conférence de Belgrade a, par son échec, apporté publiquement une ratification d'ordre politique, qui a sans doute échappé à la plupart de ses participants, mais qui n'en soulève pas moins une question philosophique essentielle.

Vers la fin de l'ouvrage de Patocka, une phrase en livre la clef. « Dostoïevski, écrit-il, cherche une solution à notre crise dans l'orthodoxie russe¹⁰, Nietzsche dans l'éternel retour¹¹. Mais à la base du christianisme et de l'espérance de l'éternité, il y a une redécouverte préalable qui s'impose à nous : la redécouverte d'une donnée qui s'était fait jour à l'aube de l'ère européenne : l'âme, en tant qu'elle est ce qui nous relie à la composante immortelle du monde,

9. *Ka-cirske eseje o filosofii dejin* (Ed. Petlice). L'ouvrage n'a circulé qu'en un très petit nombre d'exemplaires. Le fait qu'il soit copié à la main traduit la condition de la philosophie aujourd'hui dans les pays de l'est, en contraste avec les modes et la liberté de la production philosophique à l'ouest.

10. Lire ici en filigrane : Soljenitsyne, dont la mention est interdite en Tchécoslovaquie.

11. Lire ici une évocation des tendances dominantes de la philosophie régnant dans les universités à l'ouest, à la suite en particulier de la diffusion du *Nietzsche* de Martin Heidegger.

ce qui rend la vérité et l'être-dans-la-vérité possibles, non en vue du surhomme, mais en vue de l'homme authentiquement humain »¹². Dans le contexte sans issue des philosophies officielles, qu'elles se présentent sur le mode théorique ou dans le sillage de la violence, force est de reconnaître que l'homme d'aujourd'hui n'est plus le maître de ses choix. Il pourrait en éprouver une lassitude extrême et se mettre à désespérer. C'est à partir de cette expérience que Patocka aborde le problème de l'âme, de la subjectivité et de la liberté à sa source : l'histoire manifeste toujours l'espoir d'un « autre homme », non pas surhumain mais, simplement, « enfin humain ».

Ainsi reprend-il le propos de cette philosophie « européenne », qui s'était donné pour tâche de penser le monde et l'histoire¹³. Le « monde » n'est pas ici une donnée abstraite : il s'agit de ce « même » monde, qui ne s'évacue pas plus par un décret de plume du philosophe que par une intervention des armes. De ce monde qui, depuis la fin de la guerre mondiale, s'est édifié sur la guerre froide et avec le consentement commun des démocraties libérales et du marxisme au pouvoir sous sa forme stalinienne. De ce monde qui, d'Helsinki à Belgrade, vient de démontrer qu'après vingt années il avait échoué à se définir. Il n'en existe pas moins concrètement et s'impose partout puissamment, dans le retour des théories comme sous l'impact du terrorisme de la violence.

Le projet phénoménologique s'inscrit ici sur l'horizon et en contre-point de la remarque de Hegel : « Pour dire un mot sur la prétention d'enseigner comment doit être le monde, nous remarquons qu'en tous cas la philosophie vient toujours trop tard. En tant que pensée du monde, elle apparaît seulement lorsque la réalité a accompli et terminé son processus de formation...¹⁴ » Le monde étant ce qu'il est et l'histoire apparaissant telle qu'elle se fait, la question que pose Patocka est alors celle-ci : une conception phénoménologique de l'histoire est-elle possible ? L'histoire peut-elle avoir un sens, non pas simplement évidemment en tant que séquence de faits naturels, mais en tant qu'histoire de l'être humain en quête de son humanité ? Est-il possible de saisir un tel sens alors que la question de ce sens se pose à l'homme au moment même où il perd ce sens, où il perd le sens de la question et où l'histoire même lui échappe ? Au moment

12. *Op. cit.* (n. 9), p. 159.

13. Cf. Jan PATOCKA, « Welt Ganzes und Menschenwelt. Bemerkungen zu einen zeitgenössischen Kosmologischen Ansatz » dans *Weltaspekte der Philosophie. Rudolph Berlinger zum 26 Oktober 1972*, Amsterdam, 1972, pp. 243-250.

14. HEGEL, *Principes de la philosophie du droit*, préface. Texte cité par G. GRANEL à propos de l'ouvrage de HUSSERL, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976, p. v.

où lui-même est tenté de réduire l'histoire à la dialectique de l'histoire, à ce cours des événements « objectifs » sur lesquels il prétend exercer son emprise et que, pour autant, il s'avère incapable de maîtriser ? Au moment où il se voit réduit lui-même à l'état d'objet de l'histoire, lui qui avait prétendu en être le sujet ? La pensée de Patocka, on le voit, n'est pas une pensée facile et nous ne pouvons la pénétrer qu'en faisant nôtres un point de vue qui est rarement envisagé et une rigueur à laquelle nous sommes rarement habitués.

La première question posée par Patocka est de savoir si la démarche phénoménologique, en l'occurrence celle inaugurée par Husserl, peut apporter une réponse à ces problèmes contemporains. Cette question se situe dans le prolongement de celles inaugurées dans la *Krisis*. En 1935, au terme de sa carrière, sentant venir les grands bouleversements que la montée des fascismes en Europe et du stalinisme à l'est, laissaient redouter, Husserl a jeté sur le papier l'esquisse d'une grande entreprise philosophique, qui voulait être une mise en question et l'amorce d'une réponse face au mouvement général d'irrationalisme, de mysticisme incontrôlé et de barbarie qui s'annonçait. Le propos de Husserl n'était pas politique, au sens où la rédaction du *Kapital* avait été pour Marx un acte principalement politique, et non pas d'abord un acte philosophique. Il était au contraire délibérément philosophique en ceci qu'il portait sur la raison dans l'histoire et sur la crise des « sciences européennes ». La grande critique que Husserl a adressée à la scientificité du monde contemporain, c'est qu'elle a contribué à la naturalisation de l'esprit. C'est aussi le point de départ de Patocka. Par son rationalisme, la philosophie qui a conduit à l'émergence de l'idéalisme a échoué dans sa prétention à saisir la subjectivité dans son rapport au monde, c'est-à-dire précisément ce qui fonde l'histoire.

Dès le début, Husserl s'était efforcé de surmonter le dualisme kantien en montrant que le formel se constitue dans une genèse matérielle ¹⁵. La subjectivité transcendantale de Husserl a rompu sur ce point avec l'idéalisme transcendantal ; elle a reconnu qu'il y a une fonction irréductible du sujet ; l'être se manifeste dans la connaissance, selon les structures propres qui le constituent et c'est cet acte qui dévoile la vérité : « Vérité finie, il est vrai, mais qui engage notre responsabilité avec non moins de rigueur que ne le faisait l'exigence d'apodicticité du rationalisme. Car vérité finie veut dire non pas vérité relative, vérité par rapport à autre chose qu'elle-

15. Dans *Formale und Transzendante Logik* de 1929, mais en fait déjà dans les *Logische Untersuchungen*, t. II, de 1901.

même, mais bien plutôt combat de tous les jours contre les errements, les illusions, les entêtements inséparables de la lutte elle-même ¹⁶. » Dès lors, la démarche philosophique, apparemment si intemporelle, inaugurée par Husserl, assume une dimension politique. Elle ne reste pas étrangère à la réalité de l'histoire et c'est ce que Patocka va mettre en relief.

Patocka reprend donc le projet de Husserl, mais il le pousse plus avant, dans la ligne même ouverte par la *Krisis*. Car Husserl n'avait pas cherché à faire entrer l'événement historique dans l'investigation et dans la démarche phénoménologiques. Certes, il avait ouvert une voie en ce sens. Pour Husserl, en effet, la notion de subjectivité transcendantale n'est pas telle que l'émergence des significations qui éclairent l'expérience puisse pour autant être considérée comme l'œuvre du sujet ; celles-ci ne sont pas les conditions formelles de l'objectivité ; elles rendent seulement possibles a posteriori les enseignements de l'expérience. Les structures a priori ne deviennent intelligibles que dans l'expérience et donc sont tributaires des contingences et des nécessités de l'histoire. Dans l'expression, l'objet est présent dans sa singularité, mais en tant qu'exprimé il sort de sa singularité ; il a valeur universelle. Il semble donc qu'une saisie de l'histoire soit possible au sein de la démarche phénoménologique ; l'histoire s'offre bien à l'emprise de la science ; il y aurait place pour une histoire universelle.

Cependant, cette conception ne tomberait-elle pas sous le grief de subjectivisme ? On reviendrait ainsi à Kant. Patocka rejoint ici un problème tout à fait contemporain et en vient même à ce propos à critiquer la philosophie de l'histoire de T.G. Masaryk. Il n'est pas facile de résumer ici la pensée de Patocka. Il observe que la philosophie, née en contexte méditerranéen, s'est infléchie quand elle a atteint les pays slaves. Les peuples qui sont entrés tardivement dans l'univers philosophique grec, sans avoir participé au moment originel de la philosophie, ont uni l'éveil philosophique à leur éveil national : l'esprit du peuple est pour eux consubstantiel à l'esprit humain tout court. Patocka remarque que Masaryk est celui qui a le plus parfaitement perçu ce fait et posé le problème historique qu'il soulève ; mais, trop lié à ses présupposés kantien, il ne l'a pas résolu. Sa vision est demeurée fragmentaire et optimiste parce qu'il n'a pas perçu, ce que Nietzsche a perçu, la position déterminante de la subjectivité dans la métaphysique.

16. J. PATOCKA, « Le monde naturel comme problème philosophique » dans *Phaenomenologica*, La Haye, 1976, p. 181.

Dans ce nouvel ouvrage, Jan Patocka n'éprouve pas le besoin de revenir longuement sur le débat célèbre ouvert par Husserl autour de la question de la subjectivité. Il rappelle simplement ce qui sépare Heidegger de Husserl à ce sujet : la conception de la liberté. Pour Husserl, la subjectivité transcendante est la clef de l'intelligibilité ; le monde est intelligible en tant qu'objet intentionnel de celle-ci. Malgré l'évolution décisive que représente sous ce jour la *Krisis*, il reste que, pour lui, la phénoménologie progresse toujours comme une science. Or, cette procédure rigoureuse s'oppose à la *Weltanschauung* dont l'homme use dans son agir immédiat. Mais celle-ci ne peut prétendre à aucune universalité et n'échappe donc pas aux préjugés de l'historicisme. Husserl est toujours demeuré méfiant à l'égard de l'histoire en tant que condition de la philosophie. Toute l'orientation de sa pensée tend à l'inverse à établir que l'esprit échappe à l'histoire. L'esprit est l'intimité d'un sens à la pensée, et non pas un événement débordant la pensée ou supposé par elle. Aussi la « mise entre parenthèses » du monde n'est pas chez Husserl une attitude provisoire qui sera levée au moment de rejoindre la réalité. Elle constitue une attitude de retrait, un recul nécessaire, une révolution intérieure, un appel à la conscience en tant que conscience, une manière pour l'esprit de se reconnaître et de se déclarer affranchi de ses conditions mêmes et de poser, ou du moins d'annoncer, la liberté de l'homme. Aucun décret n'est plus irrévocable que ce retrait, qui est tout autre chose qu'un simple non-engagement. C'est la condition fondamentale de l'acte de l'esprit. Le seul engagement véritable, c'est justement la *Sinnggebung*, le fait de penser et de prêter un sens, l'intellection, et en cela consiste la liberté.

On sait que de telles affirmations ont paru à Heidegger relever toujours de l'idéalisme transcendantal et ignorer l'histoire. Pour ce dernier, la liberté est un *sein lassen*, la possibilité première donnée à l'être de pouvoir s'exprimer sans distorsion ; elle est donc une condition de possibilité de l'intelligibilité. Les données sont en quelque sorte inversées. La liberté est au principe, posée a priori dans l'ek-sistence ; l'intelligibilité reste au terme, a posteriori, au-delà de la nature. L'historicité est dans cette émergence hors de la continuité de la nature. Mais on sait, et on ne peut ignorer aujourd'hui moins qu'hier, les problèmes considérables posés par cette façon de réintroduire la liberté. L'engagement politique qu'elle couvre de son autorité ne va-t-il pas pouvoir tout justifier ? Où pourra se réfugier le critère de l'histoire ? Patocka ouvre cependant ici un crédit à Heidegger et semble lui donner raison contre Husserl, afin que puisse s'ouvrir un débat sur la liberté et sur l'histoire.

L'ouvrage de Jan Patocka se présente alors comme une réflexion touchant la montée des théories naturalistes, qui réduisent la conscience à un fait naturel. C'était là déjà un des thèmes centraux de la philosophie de Husserl. Les temps modernes ont repris, depuis Galilée surtout, l'antique projet de mathématiser la nature entière. La science est née de cette entreprise. De l'arpentage est issue la géométrie, de la considération des nombres l'arithmétique, de celle des corps la mécanique, de celle des espèces l'alchimie et ainsi de suite jusqu'à la formation des sciences humaines. La mathématisation universelle a ouvert des idéaux infinis et des tâches infinies : depuis l'instant de sa genèse première, la science n'a jamais vu pâlir son étoile.

Envahira-t-elle le champ de la conscience ? Quelles ont été les conséquences de cette histoire de la science dans le domaine de l'esprit ? La prise de conscience par la pensée scientifique de ses objets, la mise en situation par l'homme de son être-au-monde comme être dans le monde, étant parmi d'autres étants, a conduit à saisir l'esprit comme superposé à la réalité physique. L'extrapolation naturaliste et la retombée dans le sensible guettent à chaque instant l'humanité marquée par l'avènement de la science. Tout paraît pouvoir se réduire à la nature. Déjà le matérialisme démocritéen avait coïncidé avec les premiers balbutiements de la science. Il a été repoussé comme l'ombre portée de la lumière apportée par l'étoile illuminatrice de l'esprit, qui guidait déjà l'esprit élaborant les premiers théorèmes. Mais il reste que la raison a fait la preuve de sa force en face de la nature. Ainsi les Stoïciens, rappelle Patocka, ont pu faire de l'homme un thème scientifique. Ils ont valorisé l'homme en tant que personne, en tant que séparé de la nature.

Telle était la situation de la philosophie à son origine. Mais les temps modernes se caractérisent par une situation inversée : la prise de conscience de la crise engendrée par l'incapacité de l'homme, dans la phase actuelle, de maîtriser le développement scientifique et de le maintenir en harmonie avec la nature. La démarche de Patocka ne consiste pas à prendre à son compte la revendication des naturistes et des écologistes, mais à situer celle-ci comme moment particulier de notre histoire.

Les analyses de Patocka sur l'histoire sont centrées sur la liberté de l'homme et semblent de prime abord, nous l'avons dit, assez proches de celles de Heidegger. Cependant, c'est à la phénoménologie husserlienne que se rattache sa pensée. Dans la distance où il met l'histoire par rapport à la nature, Patocka rompt avec l'ek-sistence neutre et anonyme, avec cette liberté fondamentale dont Heidegger

cherche l'origine chez les présocratiques, avec le désir interprété comme besoin, avec une philosophie qui se résout dans l'économique et le politique. Et c'est ici qu'apparaît la signification qu'accorde Patocka au matérialisme de notre époque. Patocka épouse le « matérialisme » invoqué par Husserl dans la notion d'a priori matériel : de ce point de vue, il fait droit à une lecture matérialiste de l'histoire. Mais ce « matérialisme » ne saurait être ramené au matérialisme épais qui se dénonce dans sa réduction à la sensibilité¹⁷. Cette remarque avait déjà été faite par Walter Benjamin¹⁸. L'existence historique commence pour Patocka dans le dépassement du besoin biologique, avec l'appel à la vérité, quand la continuité naturelle qui s'exprime dans le désir de survie est brisée par l'appel de la vérité et non pas simplement dans le passage du biologique à la sensibilité. Message grandiose que celui d'une vérité qui jaillit d'une conscience ! Patocka assigne comme l'un des moments de cet événement l'avènement du stoïcisme dans le monde grec, lorsque fut mise en question la notion d'*eimarmenè*. Alors la conscience émerge comme norme du réel. Alors la société cesse de fonctionner sur le mode simplement économique pour acquérir une dimension normative, pour confronter la réalité sociale à l'idéal moral, pour élever l'utopie au sens de l'humain¹⁹. A cet instant, l'homme quitte la nature et entre dans son monde, celui de l'histoire, celui de la *praxis*, celui de l'action.

La conscience qui fait face à l'histoire et la prend pour objet ne doit pas être réduite à la revendication personnelle. Chronologiquement, il est vrai que la perception des personnes est toujours postérieure à celle des objets. Mais ce n'est pas là ce qui constitue la spécificité de la conscience, et ici Patocka se met à distance des penseurs personnalistes libéraux de l'ouest. Ce qui constitue la conscience est toujours rapport à la chose. Patocka ne fait que développer ici une intuition de Husserl, que ce dernier n'eût pas le loisir de développer, bien qu'il y eût souvent insisté. En saisissant le réel comme rapport à la chose, Patocka valorise le fait que l'homme est toujours en projet. Il est ouvert à, il est historique mais, parce que cette ouverture se dessine obscurément dans le temps, il est aussi

17. Comme, par exemple, celui de Feuerbach.

18. Cf. Walter BENJAMIN, *Correspondance 1910-1928*, vol. I, Paris, Aubier, 1978, pp. 388, 437. Cf. aussi M. HENRY, *Marx*, Paris, Gallimard, 1977, p. 281.

19. Dans *Marx, op. cit.*, p. 364, M. Henry montre aussi que le seul type de proposition théorique qui fasse droit au primat de l'agir est d'ordre prescriptif : « Dans une ontologie radicale de la *praxis*, la théorie revêt en fin de compte la forme d'une prescription ». Ce caractère, reconnu par Patocka à la morale stoïcienne, n'est-il pas bien davantage le trait propre de la morale prophétique de la Bible ?

porté par, il est dans l'histoire. L'objet est objet dans le temps (*Zeitgegenstand*) et le temps affecte l'entièreté de son être. Mais cet objet est un fait projeté dans un monde qui reste toujours hypothétique, issu d'un certain champ d'évidence et d'expérience²⁰ : il ne peut jamais revendiquer la fixité et la rigidité de la théorie, comme le prétendent de leur côté les penseurs marxistes officiels. Ceux-ci réduisent une fois de plus la conscience à la représentation, oubliant que la conscience est, par définition, intentionnelle, c'est-à-dire ouverture aux choses et vision du monde - *Weltanschauung*, que l'on traduirait mieux ici par « perception d'un monde » pour détacher le mot de ses résonances contemplatives mystico-poétiques.

L'histoire peut avoir un sens, affirme Patocka. L'histoire advient quand elle cesse de s'imposer à l'homme comme séquence d'événements naturels et quand l'homme, à la recherche de sa liberté, s'y dresse dans sa réalité spécifique. Mais il faut bien constater que les temps modernes se caractérisent en fait beaucoup moins par l'émergence d'un tel sens que par un mouvement de retour au naturalisme, au besoin, à la production, à la sécurité, au souci. Dans un chapitre central sur le souci et le désir, Patocka explique comment le désir de vivre peut se retourner en crainte de vivre et l'attente du lendemain en crainte de l'avenir. L'homme renonce alors à la vérité au bénéfice de la sécurité. Si l'homme est coupé de ses racines, s'il ne parvient plus à « s'ouvrir à son objet », pour reprendre une expression de Hegel, ses besoins d'altérité familiale, nationale, universelle, ses besoins d'échanges économiques, moraux, spirituels s'effacent et laissent le champ libre à une volonté de puissance, qui se trouve un exutoire dans les techniques et qui se réfugie dans la volonté neutre et anonyme de l'administration, au lieu de garder sa visée exploratoire de l'humain. Les choses, les êtres ne sont plus que « représentés », ils ne sont plus « présents ». Depuis que la représentation a supplanté la présence, l'homme est devenu étranger dans son propre monde.

Notre époque se caractérise par la dialectique de la quotidienneté lassante et de l'extase orgiaque, dialectique dont la philosophie de Heidegger a tenté de sortir par un coup d'état de la volonté. Mais ce coup d'état ne témoigne pas d'autre chose que de l'absurdité inhérente à une raison qui en est venue à se confier à une sécurité d'où la raison est absente. Ce qui a caractérisé la raison occiden-

20. Ici encore, voir les réflexions de W. BENJAMIN, *op. cit.*, pp. 82-83, sur la possibilité d'un progrès moral : « Il n'y a pas de certitude dans l'éducation morale, la volonté pure qui fait le bien pour le bien seul ne doit pas être comptée au nombre des moyens dont dispose l'éducateur » (p. 82).

tale, ce fut la volonté d'édifier le monde sur la base de sécurités et de certitudes, contre les mythes tragiques et les traditions reçues. Cette volonté de rigueur est le commencement de toute science. C'est pourquoi Husserl considérait la raison comme l'élément le plus progressiste de l'histoire, le fondement même de l'humanisme. Mais l'autonomie de l'homme dans le monde ne peut reposer sur la simple sécurité procurée par la technique ; elle demeure immanente à l'être humain, aux individus. Elle s'inscrit sur un fond de passivité et est suspendue à l'acquisition d'une lucidité croissante quant à l'homme, à la société et au monde. L'histoire de l'Europe à son origine, c'est l'éveil de cette raison dans la *praxis*. La raison est donc la tâche de l'homme ; la donation de sens qu'apporte la raison est liée à la maîtrise par l'être humain de sa destinée, à la prise de possession de soi et de son histoire. L'autonomie, au sens donné à ce mot par Husserl, ne peut donc advenir par le coup d'état - le coup d'Etat - et par le simple jeu de la raison instaurée - la raison d'Etat - ; elle est donnée à l'homme quand celui-ci confère à son existence une signification qui en unifie les moments, quand il donne une direction à sa vie et quand, comme disait Merleau-Ponty, il lui donne sa « structure ». Si ce sens fait défaut, l'homme est voué au nihilisme. Le nihilisme s'est insinué dans cette alternance moderne de l'ennui et de l'orgie, qui clive l'est et l'ouest, alternance qui n'est que le simulacre du temps. Cependant, c'est au cœur de cette crise que doit surgir pour Patocka l'idéal humain de justice, de vérité, de vie.

De ce discours résulte chez Patocka une philosophie de la liberté. La liberté n'est pas une sortie hors du monde comme pour Heidegger. La liberté ne conduit ni à la révolte ni à la déréliction, mais à l'acte humain, qui donne sens au monde naturel. Ce qui est fondamental, ici comme chez Husserl, c'est la conscience, et non le décret de volonté bogdanovien ou heideggerien, par lequel l'homme se surmonte ou accepte sa déréliction et se trouverait ainsi libéré du souci. Comme Heidegger, Patocka insiste certes sur la nécessité de vaincre la crainte et le souci par la volonté. Mais le recours à la volonté ne saurait être un retour à la liberté neutre, qui peut toujours ramener à la magie ou à l'orgie. Cette méconnaissance existentialiste du rôle de la liberté est pour Patocka une déviation très grave, un défaut de sens, dont il voit les exemples contrastés dans la compromission de Heidegger en 1937 avec le régime nazi et dans celle de Sartre avec le communisme en plein procès Slansky, les uns et les autres n'ayant pas su au moment même distinguer la liberté de l'insurrection.

Au contraire, la liberté conquise par l'homme doit revêtir un

sens, qui n'est pas autre chose que l'avènement de l'idéal. Patocka peut se réclamer ici de Comenius, de Masaryk et aussi de Ricœur. Une telle liberté, qui est du domaine du fondamental, est offerte comme devant permettre le dépassement des clivages entre est et ouest, entre la dialectique de l'histoire et l'histoire humaniste. La liberté coïncide avec la « subjectivité transcendante » en ceci que se fait jour en elle la décision morale, qui est objet de dévoilement historique.

La démarche de Patocka rejoint ici évidemment et directement les intentions exprimées par la Charte 77. L'histoire de l'homme ne se résout pas dans la production des moyens de vivre, ni dans l'action : ainsi envisagée, elle aboutit à la lassitude. Dans la conquête de ses moyens de vivre, l'homme ne doit pas s'arrêter là, il doit encore décider de soi. Tel est son statut. Il doit vaincre la fatalité par laquelle, en définitive, il échappe à soi. Liberté et fatalité, loin de s'opposer, se conjuguent. Le propre de la conscience est de faire que les forces qui l'assaillent, la supportent ou la mettent en question deviennent ses propres forces et qu'elle leur donne valeur et sens.

L'ouvrage de Patocka se présente à nos yeux comme un prolongement des réflexions inaugurées en 1938 par Husserl dans la *Krisis*. L'histoire demeurerait toujours pour lui réflexive et interrogative. Elle n'a jamais été autre chose que le mouvement vivant où s'impliquent intimement et alternativement les constitutions originaires du sens et leur sédimentation. La tâche d'aujourd'hui est de faire que l'avenir de l'homme soit possible, demeure ouvert. Cet avenir est la tâche de tous. Tout système qui confie cette tâche à quelques-uns supposés capables, par la théorie, de surplomber l'histoire érige en dogme le sens de l'histoire et réduit le pèlerin de la vérité à la condition de l'hérétique. Mais le plus inquiétant, c'est qu'un tel livre ne puisse voir le jour que grâce aux éditions Petlice et qu'il soit si difficile de se le procurer. Les conditions de sa production et de sa parution sont en elles-mêmes un symbole. La vérité qu'il porte en lui est d'emblée déclarée suspecte. Serait-ce la situation faite à la philosophie dans les « temps modernes » ?